

Bulletin No : 39
mai 2010



Claude R. Jaeck
Délégué Général du Souvenir Français de Chine.
claude.jaekc@souvenir-francais-asie.com.

SOMMAIRE:

- Croix sur les marches Tibetaïnes (2^{eme} partie)
- Une Comtesse sur le "Peack"
- Charles De Montigny (3^{eme} partie)
- Les Canonnières françaises du Yang-Tse (5^{eme} partie)
- Les escales de la Jeanne d'Arc à Hong Kong
- Flaneries dans l'ancienne concession française de Shanghai.
- courrier de Singapour
- Le siège des légations et du Beitang
- Les Ecrivains D'indochine: Le Cambodge de Roland Meyer
- "Ma Chine Arrière": de François Boucher

D'UNE EXPO A L'AUTRE : PARIS 1900 - SHANGHAI 2010

Alors que Shanghai vient d'inaugurer la plus grande exposition universelle de tous les temps, osons un parallèle entre la dernière Exposition Universelle qu'a connue la France en 1900 et la première que connaît la Chine.

En effet, l'événement, auquel nous convie la Chine à partir de ce mois de mai 2010, rappelle l'Expo de Paris en 1900, à l'aube du XX^e siècle, lorsque l'Europe était (encore) le centre du monde.

Petit retour en arrière...Le point commun serait tout d'abord l'affirmation, dans les deux cas, d'une puissance qui veut impressionner le reste du monde.

La Chine avait obtenu, il y a une décennie, la programmation de deux événements qui devaient accompagner son retour en force : les Jeux

olympiques de Pékin, en 2008, et l'Expo de Shanghai en 2010. La Révolution française avait, en 1798, inventé la formule de "l'exposition nationale" des produits de l'industrie, de l'intelligence humaine en quelque sorte. En 1851, le Royaume-Uni, au sommet d'une puissance désormais planétaire, avait donné à la formule sa dimension internationale, le qualificatif "d'universel" renvoyant, quant à lui, à l'universalité des objets exposés.

À partir de 1855, la France avait repris l'initiative, à raison d'une Exposition universelle internationale tous les onze ou douze ans. Paris obtint d'organiser celle de 1900.

Paris avait accueilli plusieurs expositions universelles, qui ont transformé la physionomie de la capitale française

(la Tour Eiffel par exemple...), mais aucune n'eut l'importance symbolique de celle de 1900.

L'exposition de 1900 - la dernière à recevoir officiellement l'épithète d'universelle - fut un apogée. L'affluence y battra des records puisque elle en revendiqua plus de cinquante millions de visiteurs, chiffre incroyable compte tenu du niveau de vie et des moyens de transport de l'époque.

C'est la France qui s'exhibe aux yeux du monde, triomphale à défaut d'être triomphante, une France qui sort de son isolement diplomatique en faisant fête à son allié russe (pont Alexandre III), à la veille d'une réconciliation spectaculaire avec le Royaume-Uni, une France qui, face précisément à l'impressionnant >>>



pavillon Chine à l'Exposition Universelle de Paris en 1900

>>> Royaume-Uni, étale, sur les collines du Trocadéro, les richesses de son empire colonial. Au travers de multiples édifices, temporaires ou définitifs la France s'affiche. Les sites les plus festifs cultivent l'image, internationalement admise, du haut lieu de tous les plaisirs, pendant que les bâtiments destinés à durer, le Grand et le Petit Palais, voués à l'accueil d'expositions, les gares d'Orsay et de Montparnasse sont érigées "à la plus grande gloire de l'art français". Sans oublier l'ouverture du métro parisien... Avec le recul, c'est cependant la dimension

proprement internationale de l'Exposition qui frappe l'observateur. Mais le monde qui s'expose à soi-même est bien un Occident sûr de lui et dominateur, essentiellement européen, communiant par-delà les frontières dans le culte du Progrès. Celui-ci s'exemplifie chaque jour, et encore plus chaque nuit, dans l'usage, volontiers magique, qui est fait de l'électricité, l'invention magique qui devait changer la face du monde. Shanghai 2010 elle, s'inscrit dans une logique d'affirmation de puissance chinoise : la métropole chinoise renoue les

fil de son histoire mythique, et sulfureuse, en s'offrant un coûteux (plus de 50 milliards de dollars) lifting architectural venant compléter son extraordinaire essor des années 90, lorsqu'elle concentrait l'essentiel des grues de construction du monde.

Mais surtout, la Chine a conçu l'Expo, comme les JO de 2008, comme un moyen de frapper les esprits, ceux des Chinois d'abord, mais aussi les esprits du monde, ceux d'entre eux qui n'auraient pas encore capté le message du « retour » de la Chine au centre du monde.

Claude R. Jaeck



pavillon de la Chine lors de la cérémonie d'ouverture le 1er mai 2010



Sous le haut patronage du Consulat général de France
à Shanghai et dans le cadre du Festival Croisements
在法国驻上海领事馆大力支持下
以及中法文化之春交流会的契机

Le Musée Xu Hui et
le Musée Municipal Elise Rieuf
présentent

Élise Rieuf

La Période Chinoise (1927-1930)

爱丽丝·里约夫
在中国的日子

exposition 22 mai - 6 juin 2010

展览时间 2010年5月22日-6月6日

徐汇艺术馆 上海淮海中路1413号
Musée Xu HUI, 1413 Huaihai Road, Shanghai



Croix sur les Marches Tibétaines

(2^{eme} partie)

Après cette expulsion violente et la mort infortunée du père Durant, l'affaire prend une ampleur diplomatique. Le ministre des Affaires étrangères de France, demande par courrier au supérieur des MEP, de ne plus envoyer de missionnaires au Tibet. Il se déclare en effet dans l'impossibilité de les protéger. Aux yeux de la diplomatie française, « cette Mission est une œuvre commencée avec plus de courage que de prudence et de réflexion. » Pékin fulmine. Pour éviter que l'histoire ne prenne des proportions démesurées, l'ambassadeur de France, ordonne l'expulsion des missionnaires. Le Tibet est véritablement devenu impénétrable, et Mgr Chauveau, le nouvel évêque de Kangding fixe un autre objectif aux missionnaires. Sans pour autant renoncer à l'évangélisation des Tibétains, voici la stratégie qu'il confie à ces hommes à longues barbes.



Sur le parvis de l'église de Zhongde, les père Goré, Bonnemin, André entourant le doyen de la Saluen, le père Genestier.

« Il y a aux frontières du Tibet de vastes territoires compris entre le 27^e et 34^e parallèle de latitude nord et le 18^e et le 102^e parallèle de longitude est, qui sont de populations tibétaines et de religion lamaïque. Ces régions sont rattachées aux provinces du Sichuan et du Yunnan. Grands comme l'Angleterre et l'Ecosse réunies, ils sont, comme tout le Tibet, couverts de montagnes aux proportions démesurées, et sillonnés par les cours supérieurs des plus grands fleuves d'Asie. On les appelle les "marchés tibétaines".

Je vous ordonne de ne pas chercher à vous établir sur le territoire tibétain proprement dit, mais de vous fixer aussi solidement que possible dans les régions des marches. » Sagement, les missionnaires obéissent aux ordres ; avec leurs catéchumènes, ils se replient. Leurs nouvelles terres d'apostolat appartiennent à l'empereur de Chine et non au Dalai Lama. Chinoises géographiquement, elles sont pourtant culturellement sous influence tibétaine. Les missionnaires restent plongés dans le même univers,

un pays coloré de lamaseries fourbes, de brigands épiques et de seigneurs superstitieux... Les voisins sont en majorité des tribus dangereuses et quasi inconnues. Des Tibétains, bien sûr ! Mais aussi des peuplades d'origines tibéto-birmanes tel les Lissou, minorité rebelle, alcoolique et esclavagiste, occupant montagnes et vallons de la Saluen, dans les vallées et les petits centres, des Naxi, peuple de commerçants et animistes et, en bordure avec la Birmanie et le Tibet, aux confins de la Saluen, des Loutse au coeur brave, totalement exploités par les autres ethnies qui les prennent en tenaille.

Durant un siècle, les pères se trouvèrent en première ligne, sur une frontière qui a toujours été mal définie, donc forcément contestée par les armes.

Son tracé varia selon les périodes, les régimes, les invasions. Ici, des histoires de brigands, de rébellions, de guerres tribales, des missionnaires en avaient à revendre. Durant ces querelles, les missions marquèrent des points, en perdant des vies, mais gagnant des âmes.

En 1865, sur la partie des marches yunnanaises, il n'existe que deux missions; une à Yerkalo et l'autre à Tsekou.

Ces deux réduits sont composés de chrétiens que les pères ont réussi à sauver durant leur retraite forcée. Malgré ce repli en territoire non Tibétain, les missions sont attaquées de nombreuses fois. Les lamas qui ont chassé du Tibet les missionnaires catholiques se préparent déjà à les éloigner de la frontière.

« Sept ans plus tard tandis que le père Brieux se faisait massacrer, son confrère Giraudeau était lui aussi en pleine action, à soutenir un siège en règle, en compagnie d'un autre prêtre, le père Soulié, qui s'en tira lui, mais qui devait être moins chanceux vingt ans plus tard. » En 1873, la seconde ligne des postes missionnaires est détruite. Ce n'est qu'après l'intervention des forces impériales que les missionnaires peuvent retrouver leurs missions.

En 1877, elles comptent environ cinquante chrétiens. En 1884, plus en sûreté, mais éloignés du Tibet, sont créés les postes de Xiao Weixi et de Weixi. >>>

>>> La cause principale du comportement farouche des lamaserie vis-à-vis des missions est plus politique que religieuse. Les missionnaires, que Lhassa associe à l'impérialisme anglais sur les royaumes himalayens, deviennent des cibles privilégiées.

« Lorsque les Anglais chassent du Sikkim les troupes tibétaines, en représailles, les autorités de Lhassa donnent ordre aux lamas de la frontière de se débarrasser des missionnaires. En 1887, une deuxième fois les postes de la frontière sont renversés. À cette époque, les missionnaires chrétiens devinrent aux yeux des Tibétains des diables indésirables. À certains endroits, la peur qu'ils éprouvèrent d'eux devint presque pathologique. Cette même année, ils attaquèrent les missions françaises de la frontière sino-tibétaine. Détruisant entièrement les bâtiments, massacrant les convertis et forçant les prêtres à un nouvel exil. Le zèle évangélique des missionnaires ne fut nullement refroidi par un épisode de ce genre, qui coûta la vie à certains d'entre eux. »

Ces jacqueries, révoltes et persécutions sont alors presque une routine dans la vie d'un missionnaire du Tibet. En 1896, le prince d'Orléans en témoigne dans son récit :

« Malgré les difficultés qu'ils rencontrent, les tracasseries qu'ils subissent, les persécutions dont ils sont souvent l'objet, les pères échelonnés le long du Mékong comme des sentinelles attendent toujours avec la même énergie, la même patience, la même foi qu'il leur soit permis d'entrer au Tibet et de travailler à le conquérir dans la religion chrétienne... Quel qu'il soit, le voyageur doit saluer avec respect ces soldats d'une idée, dont la vie est faite de désintéressement, d'abnégation et de persévérance. »

La paix retrouvée, le père Génestier fait une exploration vers la Saluen. À Bahang Lu, les habitants lui cèdent à bas prix un terrain. Il restera dans cette vallée trente-huit années.

En fondant sa mission, il pacifie la vallée et rattache ce territoire à l'empire chinois. Pour lui montrer dans quelle estime il le tient, le vice-roi du Yunnan lui donne le titre de mandarin. En 1902, sur le Mékong, le père Dubernard installe une seconde mission à Batong ; à Xiao Weixi le père Tintet achève la construction de la chapelle.

Tout va pour le mieux jusqu'en 1904. C'est alors que les Anglais, avec plus de deux mille hommes, entrent en force au Tibet et s'emparent de Lhassa.

La Chine, devant le succès britannique, renforce ses positions dans le Tibet oriental, et ce aux dépens des roitelets tibétains et des monastères qui n'entendent pourtant pas se laisser faire.

L'anarchie s'installe, le climat s'envenime et les lamas, qui ne peuvent lutter contre les armes modernes anglaises et chinoises,



Le père André pesait un bon quintal. Cela ne l'empêcha pas de tracer des centaines de kilomètres de pistes muletères.

se vengent sur les plus faibles, c'est-à-dire les missionnaires et les convertis. Ainsi, les missionnaires font encore les frais de l'instabilité politique du Tibet : d'après Guibaut, « C'est d'abord le père Mussot, qui est fustigé et fusillé près de Batang. Puis le père Soulié – qui avait été assiégé autrefois avec Giraudeau – est massacré par la populace après quelques jours de captivité. À Yerkalo, plusieurs chrétiens sont tués et les tombes de la mission sont profanées ; le crâne d'un père Courroux

devait être restitué plus tard par un enfant, après avoir pas mal roulé, au sens strict du terme. Le père Bourdonnec est criblé de flèches par les Lissou, puis achevé à coup de sabre. Un vieil homme de soixante-cinq ans, le père Dubernard, est décapité par un bourreau inexpérimenté qui s'y reprend à trois fois. »

Zhao Erfeng, un chinois délégué de l'empereur met fin au soulèvement. Il fait tomber les têtes avec un cynisme, une fierté cruelle

>>>

>>> et une frénésie dignes de Cromwell. Le soulèvement de 1905 se termine donc dans un égorgement général à la lumière de l'incendie.

De 1906 à 1911 le séminaire des MEP envoie dix prêtres en renfort pour soutenir les missions du Tibet. À partir de cette époque et jusqu'en 1952, les missions catholiques vivent dans une paix toute relative avec les lamaseries et autres églises locales, mise à part l'infréquentable mission de Yerkalo, qui jusqu'au départ des missionnaires subit des persécutions passagères.

Les missions prospèrent, s'entourent de couvents, d'hospices, d'écoles où l'on enseigne le programme scolaire officiel chinois. Dans le Tibet yunnanais, si la paix règne, la famine et les épidémies déciment souvent les populations.

Comme en Europe, 1919 est une année terrible : la peste, puis le typhus, font leur apparition ; des villages entiers sont atteints et de nombreux pères succombent. À ces difficultés, s'ajoutent une topographie et un climat impitoyable.

À partir de 1931, l'oeuvre apostolique des MEP est soutenue par des pères suisses de la communauté du Grand-Saint-Bernard. Ces rudes gaillards, spécialistes du ski, de l'escalade et du secours en montagne ne sont pas dépaysés en découvrant ces régions.

Dès 1933, le Père André de Bahang Lu, avec l'aide des pères suisses, construit sur le col du Sila, à plus de quatre mille mètres d'altitude, des routes et des ponts afin de favoriser les échanges humains entre les vallées du Mékong et de la Saluen. « Prouver aux Tibétains que la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre », écrit le père Goré. Puis débute la construction d'un hospice sur le col du Latsa, afin d'accueillir les caravanes en transit entre les deux vallées.

Les travaux sont ralentis par des conflits, des grèves puis par une rupture de contrat. Malgré ces vents contraires, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, les missions récoltent enfin les fruits de tant d'années d'apostolat.

Les premiers prêtres tibétains sont ordonnés, les élèves sont nombreux dans les écoles, les ordres venus de Lhassa sont respectés, la Longue Marche et les luttes internes en Chine n'ont pas fait trop de dégâts... On compte presque cinq mille convertis dans la totalité des missions des Marches tibétaines. Cette Mission du Tibet était, selon la formule de père Dubernard une « Mission impossible ».

Que peut bien faire une poignée de pères face à un gigantesque monastère habité par une nation de moines ? Le père Goré reste plus optimiste : « Dans l'état actuel, le peuple est à la lamaserie ce que l'agneau est au

loup qui le dévore. Qu'on lui accorde enfin la liberté religieuse sacrée entre toutes, et le peuple tibétain, naturellement religieux, se convertira au christianisme. Et les lamaseries ? Mais les lamaseries sont loin d'être unies dans la haine du christianisme, pas plus qu'elles ne sont unies dans une foi et une doctrine communes. Bon nombre d'entre elles, les rouges surtout, vivent en bonne intelligence avec la Mission, et quelques uns de leurs membres ont même brisé leur écuelle pour devenir chrétien.

Quant aux lamaseries turbulentes, un mot

Monsieur Chappelet, Suisse, lors d'un passage sur un pont en tyrolienne.



de l'autorité suffirait pour les maintenir dans l'ordre. Au cours des invasions et des troubles de ces vingt-cinq ans, les ordres venus de Lhassa ont été respectés, les missionnaires et leurs chrétiens n'ont pas été spécialement inquiétés. »

Cette note est à peine écrite que l'indésirable mission de Yerkalo compte deux nouveaux martyrs, le père Nussbaum et, en 1949, le père Tornay, tués à coup de fusil et de sabre. Gagné par le même réalisme que Monseigneur Pérocheau, le père Tornay écrit peu avant sa mort : « Au pays des mille dieux, il n'y a pas de place pour la religion catholique. Gagnée par le scepticisme ou la haine, elle ne peut, comme le lamaïsme, revendiquer des origines asiatiques. » L'élan de la propagation de la foi catholique au Tibet est coupé net par les communistes. Avec la proclamation de la république populaire en octobre 1949, les missionnaires croient un moment que cette « Chine nouvelle » apportera plus de stabilité, d'ordre et de paix dans le pays. Mais en 1951, Pékin montre son vrai visage et donne l'ordre à tous les missionnaires étrangers de quitter la Chine. Les populations chrétiennes, mais aussi non chrétiennes, font tout ce qui est en leur

pouvoir pour convaincre les soldats de Mao et les commissaires politiques : « Nos missionnaires n'ont aucun lien avec les gouvernements occidentaux et ne sont, en aucune façon, leurs agents ou leurs espions. Regardez, c'est eux qui ont construit nos ponts, nos routes, nos écoles et nos hôpitaux... » En vain, partout, les nouveaux dogmes sont affichés : « Armez votre cerveau de la pensée de Mao ! ». Dehors, les missionnaires, « chiens courants de l'impérialisme, saboteurs, espions, agents secrets, éléments réactionnaires,

anti-révolutionnaires, conspirateurs... » ! Les derniers missionnaires à quitter les marches tibétaines sont le père André, Monsieur Robert Chappelet et le père Emery. Les pères suisses et français rejoignent Hongkong dans des conditions précaires. Entre 1951 et 1952, plus de cinquante-cinq mille prêtres et religieuses étrangers à vivent ce même exode, et quittent à jamais la Chine.

En regardant fumer les restes de l'église Yerkalo, le père Goré s'interrogeait :

« Je me demande avec anxiété si nos postes avancés de la frontière sino-tibétaine deviendront la plate-forme d'où s'élanceront les missionnaires de demain à l'évangélisation de l'Asie Centrale, ou bien si, quelques tertres écroulés témoigneront seuls, dans cinquante ans, que le message évangélique a été porté aux extrémités de la Chine, aux portes du Tibet! »



Constantin de Slizewicz
Membre du Souvenir Français de Chine,
résident du Yunnan

Une comtesse sur le «Peak»

Marguerite du Bourg de Bozas est la femme de l'explorateur éponyme. Alors que celui-ci entreprend un tour du monde d'exploration en 1900, l'intrépide comtesse décide de faire partie du voyage. Armée d'un appareil photo, elle tient un journal très vivant et coloré.



Le 28 décembre 1900, les époux du Bourg de Bozas quittent Marseille en direction de l'Asie. Les escales sont nombreuses et après Singapour vient Hong Kong. «Dans le port, plusieurs navires de guerre battant pavillon anglais sont à l'ancre ; à côté, de nombreux sampans, sur lesquels habite une population bruyante d'indigènes. Comme fond à ce spectacle animé, des montagnes aux lignes capricieuses, au milieu desquelles le pic de Hong Kong s'élève majestueusement, dominant la ville».

La comtesse se cultive dès son arrivée. Elle raconte l'histoire de l'occupation de Hong Kong par les Anglais comme un épisode «assez curieux». Dans son long récit, il n'y a pas une goutte de sang ; elle semble oublier la guerre de l'opium et conclue qu'en «en 1842, à la suite de pourparlers souvent orageux, l'île de Hong Kong est cédée aux Anglais».

«Une grande animation règne dans l'artère principale. Européens et Célestes vont et viennent, très affairés. Queen's road est une large avenue bordée de nombreuses boutiques anglaises et chinoises ; elle est le centre, le boulevard des Italiens de la ville. Les rickshaws y circulent avec rapidité, entraînés par des Chinois infatigables ; des coolies portent des sedan chairs, dans lesquelles sont mollement étendus des Européens ou des Célestes en costume de soie brochée».

La comtesse, comme beaucoup de voyageurs, est intriguée par «les policemen punjab» ces détachements de policiers Indiens, connus et réputés pour leur physique athlétique et leur fermeté au travail. «Au milieu de cette agitation, [ils] se promènent gravement en uniformes sombres et coiffés de turbans écarlates ; avec leurs yeux noirs étincelants, leur visage osseux aux traits heurtés». Marguerite du Bourg de Bozas s'attarde sur le comportement des Chinois : «leur sens des affaires, leur activité, leur souplesse, sont autant d'éléments de succès dans une ville commerciale comme Hong Kong, où nombre des leurs ont fait fortune».

Puis son attention est de nouveau attirée par le Pic ; elle explique que c'est l'endroit le plus frais et le plus ventilé de la ville lorsque les chaleurs estivales sont accablantes.

C'est pourquoi les Européens y font construire leur maison. «Nous avons fait l'ascension de cette montagne en tramway électrique. Au premier abord, on éprouve la sensation de monter lentement, graduellement, sans secousse ; mais bientôt le tramway se redresse brusquement et, bien que la côte soit très rude, il monte avec rapidité ; on ressent pendant ce voyage une impression désagréable. De plus, le système de traction n'est pas à crémaillère : qu'un accroc se produise,

et nous sommes précipités en bas et pulvérisés !» Après ces émotions, la valeureuse comtesse admire le paysage.

Et au retour en ville, une séance de shopping s'impose... «En Europe, les cafés et les restaurants abondent : en pays chinois, ce sont les pâtisseries, et j'en vois tout le long des voies que nous suivons. On me montre des gâteaux aux pastèques, des tartelettes de nids d'hirondelles au sucre, des graines de melons noirs que les Chinois seuls savent ouvrir, des olives, des mangos, espèce de fruit qui ressemble au melon sans en avoir le parfum, et des morceaux de canne à sucre arrangés si habilement qu'ils attirent les regards brillants de convoitise des Célestes».

Vient ensuite une balade dans Happy valley... «La vallée heureuse est la promenade favorite des Européens [...] nous nous trouvons sur une route bordée de prés verdoyants. A droite, s'étend le cimetière européen, qui, au premier abord, semble un vaste parc où les arbres et les fleurs ont été plantés à profusion». Prise de mélancolie, la comtesse s'épanche sur les tombes dans une réflexion sur les malheurs de la colonisation. Pour elle, beaucoup d'Européens courent après des mirages dans des pays certes riches «mais où l'initiative et l'effort personnel sont nécessaires plus que partout ailleurs». ●



Remerciements à M. Yves Azémar et son inépuisable librairie d'ouvrages anciens sur l'Asie, 89 Hollywood road - Hong Kong.



François Drémeaux
Professeur d'histoire
Lycée Français Hong Kong
Membre du Souvenir Français de Chine

Sources et crédits photographiques : Marguerite du Bourg de Bozas, *Mon tour du monde, 1903* ; Numa Brox, *dictionnaire des écrivains et voyageurs en Asie au XIXe siècle, 1992*.

Charles De Montigny: Un Diplomate Atypique (3eme partie)

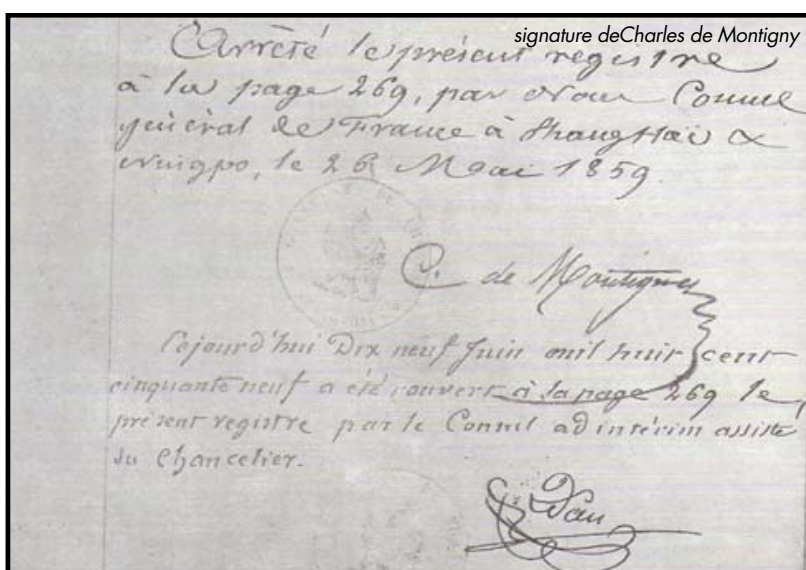
Depuis l'ambassade de Théodose de Lagrené, l'ambition de Charles de Montigny, premier consul de France à Shanghai, est d'ouvrir au commerce français « le plus riche marché du monde ». Il se voit en super agent commercial, afin de contribuer à la prospérité de son pays. Il faut préciser aussi qu'en 1848, la France et l'Europe connaissent une crise industrielle et commerciale. Pour tenter d'enrayer le chômage, le gouvernement a recours aux ateliers nationaux, de triste mémoire. Montigny parie sur l'expansion économique de la France à l'étranger. Il y voit un remède à sa situation intérieure. Un impératif que les Britanniques ont compris depuis un siècle, en ce qui les concerne. En ce sens, Montigny n'est pas représentatif de la grande tradition de la carrière diplomatique, comme les Français ont coutume de la concevoir.

Il va s'y prendre en effet d'une drôle de manière. Il ne lui faut pas seulement inciter les Chinois à faire du commerce avec la France, il doit surtout persuader les commerçants français de commercer avec la Chine. Il multiplie les études et les rapports sur les questions les plus diverses. Il a recours à un moyen original et qui surprend, auquel il suffisait de penser. Il décide de mettre les missionnaires français et leurs ouailles à contribution. Il demande aux évêques catholiques répartis dans les provinces chinoises de lui faire parvenir tous les renseignements utiles possibles, des échantillons de tout ce qui se consomme, s'achète ou se vend dans les diocèses.

Et voilà que les missionnaires se prennent au jeu. « Tous nos bons missionnaires, se félicite-t-il, à l'envi l'un de l'autre, font leurs efforts pour me seconder et prouver à la France leurs sentiments patriotiques. » Jean Fredet plaisante : « Dommage, tout de même, qu'il n'ait aucune chance d'être canonisé. Il ferait un bien beau Patron pour la Confrérie des Attachés commerciaux. »

Malgré ces efforts, Shanghai peine à attirer le commerce français. Au début de 1850, deux ans après son arrivée, la colonie française ne compte toujours qu'une dizaine de personnes, le consul, sa femme, sa belle-mère, sa belle sœur et ses deux filles, le comte Kleczkowski, interprète du consulat, Dominique Remi et ses deux collaborateurs (MM. Bidet et Edan), et un ressortissant français qui réside dans la concession anglaise. Et puis, c'est la douche froide : un consul ne doit pas intervenir dans des transactions commerciales.

C'est ce que lui fait comprendre M. Forth-Rouen. Montigny rétorque que s'il a été envoyé à Shanghai par Guizot, après avoir été chargé d'étudier les besoins



des fabriques françaises et la possibilité de leur obtenir des débouchés en Chine, c'est précisément pour faire ce qu'il fait. Jean Fredet énumère les qualités de son héros, preuves et exemples probants à l'appui : la bonté, le sens de la justice, le patriotisme et surtout la bravoure, sans doute le trait le plus marquant de son caractère. Il en fait montre en maintes occasions. Certaines de ses aventures relèvent du roman. Montigny confie que face au danger, il éprouve un sentiment de bonheur.

Quelques exemples. Consul à Shanghai, mais également à Ningbo, Il se rend fréquemment soit par bateau, soit par terre, dans cette ville importante qui relève de sa juridiction. Un jour, il défend furieusement contre des pirates la jonque qui le transporte, en compagnie de nombreux Chinois. Son feu nourri et précis les met en déroute. Les passagers ne savent comment le remercier. Une autre fois, arrêté par un accident de chaise, il est entouré par une foule

hostile de plusieurs milliers de Chinois. Pistolets au poing, il les tient en respect pendant deux longues heures, après s'être fait un bouclier des notables présents. Il reçoit par derrière de multiples coups sur les jambes, destinés à le faire tomber. « Heureusement, raconte-t-il, que les jambes ne m'ont pas fait défaut ; si j'avais eu la malchance d'être renversé et piétiné, tout eût été fini en une minute. »

En 1849, informé que des bandes de pillards, après avoir ravagé les campagnes alentour, s'apprentent à piller et incendier la résidence des pères jésuites de Zikawei, il demande immédiatement au daotai d'intervenir. Ce dernier se défile, arguant qu'il ne peut distraire un seul homme de sa police. Il promet de verser après coup des indemnités conséquentes... Montigny rentre chez lui, prend ses armes et en compagnie de Kleczkowski et de Remi, se rend à Zikawei dans sa chaise officielle à quatre porteurs, coiffés du bonnet aux trois couleurs du consulat de France. Il fait venir l'agent de police local et lui explique que la maison des Pères se trouve

>>>

>>> sous la protection de la France, et qu'en cas de malheur, lui, Montigny, le pendra haut et court à un arbre qu'il montre du doigt. Puis il enjoint le pauvre hère, plus mort que vif, de le conduire au repaire des brigands. Les jésuites le supplient de ne pas commettre pareille folie. En vain. Le petit groupe parvient à une maison où sont rassemblés une centaine de bandits. Pistolets au poing, Montigny les interpelle, les menace et leur ordonne de quitter les lieux. Et gare à ceux qui ne s'exécuteraient pas. Stupéfaite, subjuguée, la bande se disperse. « Dans ce pays, écrit Montigny à Drouyn de L'Huys (le ministre des Affaires étrangères), je crois qu'il faut se considérer un peu en soldats aux avant-postes. »

Les conditions matérielles très précaires de l'installation du consul à Shanghai se sont à peine améliorées au fil des mois. Les modestes pavillons de la résidence française ont beau être constamment rafistolés, rien n'y fait. Montigny constate, dépité : « Dans ma chaumière, je ne peux plus écrire que la nuit ; le thermomètre y est constamment de 33 à 36° centigrades. » Ou encore : « Il fait ici un temps terrible depuis trois mois ; nous y vivons en grenouilles et tout pourrait autour de nous ; ma baraque est une vaste gouttière, d'où l'eau tombe de tous côtés. » « Dans ce moment même où j'écris cette dépêche, raconte-t-il encore au Département d'État, je le fais avec un parapluie suspendu au-dessus de mon bureau ; souvent la nuit, pendant les pluies torrentielles de ce pays, il faut promener les lits pour éviter les gouttières que le mauvais état des toitures forme dans les chambres. »

Charles de Montigny se trouve dans la pleine force de l'âge, mais son état de santé est rien moins qu'excellent. Il souffre du climat, humide en hiver et au printemps, avec des pluies fines et pénétrantes, interminables, humide également et étouffant en été. Le pays n'est qu'un vaste marécage. Les terrains alluvionnaires ne contiennent que de la vase.

De plus, Shanghai est situé dans une zone de typhons.

Des myriades de moustiques harcèlent les résidents. La malaria affaiblit les organismes. Les médecins sont impuissants contre ce mal, qui se traduit par des fièvres terribles, accompagnées de dysenteries, dont les manifestations s'apparentent à celles du choléra. On appelle cela la « fièvre de Shanghai ». Entre juin et septembre, pratiquement aucun résident n'y échappe. Rien d'étonnant à ce que de terribles épidémies, typhus et choléra, fassent périodiquement des ravages dans la population. Montigny avait engagé un jeune cuisinier rencontré à bord du Duquay-Trouin. Ce dernier n'a survécu que six mois, il sera le premier Français à mourir dans la concession française. Il écrit à la légation, tristement : « Ce pays est infâme. La vie se dépense double, et il faut se dépêcher de se rendre utile, pour avoir le droit de se faire rappeler. » À ce climat malsain, il faut ajouter l'insécurité chronique. Conséquence d'un cycle infernal en Chine : des inondations, qui provoquent la famine, laquelle à son tour engendre le brigandage. Les victimes venues des campagnes avoisinantes affluent alors dans la ville. La mortalité y devient effroyable, les cadavres jonchent les rues, pendant l'hiver 1849-1850 par exemple. Il n'est pas une nuit où des voleurs ne tentent de pénétrer dans le consulat. Il faut monter une garde vigilante, armé jusqu'aux dents, et ne pas hésiter à manier le sabre ou tirer des coups de feu. On peut considérer que dans la carrière diplomatique, nul autre que Montigny n'aurait toléré ou supporté de telles conditions d'existence, lui qui de plus se trouve chargé de famille. De surcroît, il va vivre pendant trois ans dans des conditions financières extrêmement difficiles. Il vit d'emprunts, une situation humiliante s'il en est pour lui. Il en est réduit à vendre sa bibliothèque. Il doit harceler la légation et les services du ministère pour obtenir le remboursement de ses frais de représentation, dans un endroit où « la vie se dépense

quadruple ». Les conditions de travail ne sont pas meilleures. Au début, Montigny est tout seul, son interprète, le comte Kleczkowski s'étant attardé à Macao. Pendant deux ans, il doit s'acquitter seul du travail de copie, la partie la plus ingrate de sa fonction. La lettre originale écrite, il faut la transcrire sur le registre de correspondance, en faire des copies pour la légation et les différentes directions des ministères et y joindre également copies des annexes. Montigny y passe ses nuits et met à contribution les membres de sa famille, y compris sa fille de treize ans. Au bout de deux ans, le consul reçoit l'aide bénévole d'un ancien chancelier du consulat d'Espagne à Singapour (où il était chargé d'une mission scientifique d'étude sur le commerce et les langues de l'Orient) et du consulat de France à Manille, Benoît Edan. Ce dernier végète alors à Shanghai. Il est très cultivé et a des relations suivies avec d'importantes personnalités françaises. Montigny, qui a pu apprécier l'homme, obtient sa nomination comme chancelier du consulat en août 1850.

Toutes ces difficultés minent Montigny, mais pas au point de lui faire perdre courage. Ce n'est pas dans sa nature. Il ne laisse rien paraître au-dehors de ses misères et de ses soucis. Ses interlocuteurs, relations et amis, Chinois, étrangers, missionnaires, officiers de marine, commerçants, résidents de Shanghai ou hôtes de passage, ne connaissent que « l'homme enjoué, charmant, énergique, à l'hospitalité large et généreuse, plein de dignité, de vie et de vaillance ». (Fredet)



Bernard Brizay
Résident de Paris

publi-information

Désormais, même loin, continuez à honorer le souvenir de vos proches défunts

En Sa Mémoire :

des sépultures entretenues et fleuries toute l'année...



Pour beaucoup il est important que la tombe familiale reste propre et fleurie tout au long de l'année.

Mais il n'est pas toujours facile de réaliser soi-même cet entretien (manque de temps, perte de mobilité, éloignement géographique, ...).

C'est pour apporter une solution à toutes ces situations difficiles que la société « En Sa Mémoire » et son équipe interviennent au quotidien.

Elle propose, toute l'année, un service complet d'entretien et de fleurissement des sépultures des proches défunts, « pour laisser le temps disponible au seul recueillement ».

En Sa mémoire se définit comme une « extension fami-



liale » et garantit une implication, un respect, équitables à ceux d'une démarche personnelle.

Le fonctionnement est simple et transparent : libre choix de la fréquence d'intervention et des compositions de plantes dans les catalogues, envoi d'une photo de la réalisation (courrier ou email).

Le procédé d'entretien innovant est 100% écologique, sans impact environnemental.

En Sa Mémoire couvre les régions Ile de France, PACA, et Rhône-Alpes. Le développement d'un réseau national est en cours.

Désormais, même loin, même par manque de mobilité, vous pouvez continuer à honorer le souvenir de vos proches défunts.

Contact :

Tél : 04.42.700.800

Site internet : www.en-sa-memoire.fr

Les Escales de la « Jeanne d'Arc » à Hong Kong

Le porte-hélicoptères « Jeanne d'Arc » sera retiré du service en mai 2010. Sa dernière escale à Hong Kong remonte à près de vingt ans. De 1933 à 1992, « La Jeanne », ou plutôt, « Les Jeanne », ont en effet mouillé à Hong Kong à de nombreuses reprises et ces escales ont laissé des souvenirs très forts chez les marins de la « Royale ».



La première « Jeanne d'Arc » ayant fait escale à Hong Kong, c'est l'élégant croiseur-école mis en service en 1931.

Le navire, d'un déplacement de 6500 tonnes et long de 170 m, embarque 150 élèves (qui dorment dans des hamacs) et plus de 500 officiers, officiers-mariniers et marins. La première campagne 1931-1932 se déroule en Amérique du sud et ne passe pas par l'Asie.

En revanche, du 6 au 10 mars 1933, le croiseur-école fait escale pour la première fois à Hong Kong, escale annoncée au Consul de France par dépêche du ministère des Affaires étrangères dès le 8 juin 1932, neuf mois à l'avance... Immobilisé aux Antilles pendant le deuxième conflit mondial, le navire reprend ses campagnes après guerre et mouille à Hong Kong à plusieurs reprises.

Sa dernière escale dans le port de Victoria, lors de son avant-dernière campagne de 1962-1963, marque agréablement les marins. Après avoir quitté Kobé, le croiseur affronte en effet, en mer du Japon, une violente tempête qui endommage gravement son arbre d'hélice.

La « Jeanne » doit alors effectuer des réparations urgentes et entre en carénage à Kowloon, à la grande satisfaction de l'équipage qui voit son séjour à Hong

Kong se prolonger de plus de deux semaines ! En 1964, après trente-trois ans de service, le croiseur est désarmé et est remplacé par la « nouvelle Jeanne », le croiseur porte-hélicoptères de 10 000 tonnes au dessin innovant et qui part ce mois-ci à la retraite.

Chaque escale de ce véritable ambassadeur de France et de la Marine constitue un moment fort pour la communauté française. Le pont d'envol et le hangar pour hélicoptères permettent la tenue de réceptions mémorables, au son de la musique jouée par l'orchestre attaché spécialement au navire et constitué d'appelés du contingent qui effectuent un service militaire original.

Depuis sa mise en service, la deuxième « Jeanne » a fait escale à huit reprises à Hong Kong, lors des campagnes 65-66, 69-70, 73-74, 76-77, 80-81, 84-85, 87-88 et enfin 91-92. Pour l'équipage, l'escale de Hong Kong revêt un charme particulier, fortement teinté d'exotisme. Les récits de voyages, les souvenirs d'escales et les témoignages des marins reflètent ainsi le caractère mythique du séjour à Hong Kong.

En 1965, pour la première escale à Hong Kong du nouveau navire-école, la « Jeanne d'Arc » y passe Noël et jour de

l'An et un officier-marinier se souvient : « après Manille et ses 30°, nous accostons à Hong Kong six jours après, avec une température proche de 0°. [...] Nous parcourons la ville sur des pousse-pousses et prenons le tram jusqu'au sommet du Peak où une vue époustouflante s'offre à nous, sous un ciel bleu pur ».

Un marin évoque sa visite à Hong Kong en 1973 : « une escale atypique pour l'époque, la rencontre entre une ville ultra moderne (buildings nombreux commerces) et la vieille Chine traditionnelle, deux mondes très différents se côtoyant. ».

Un officier-élève, en escale en 1978, se rappelle « des centaines de sampans à bord desquels des familles entières vivaient, dormaient et mangeaient ».

Jusqu'aux années 80, l'escale à Hong Kong est aussi l'occasion pour les marins de découvrir avec étonnement une institution très célèbre du port, en particulier au sein des marines militaires occidentales : les services de la compagnie « Jenny's Side Party » que les marins français appellent souvent « Suzie Wong », en référence au célèbre roman éponyme de Richard Mason et au fait que certaines ouvrières de la compagnie se font appeler « Suzie ».

>>>

En échange de la récupération de tout ce dont les navires se débarrassent lors de l'escale de Hong Kong, bouteilles, bidons, papiers, métaux, emballages, etc. les ouvrières chinoises de « Jenny's Side Party » décapent les coques des navires et les repeignent en gris, en quelques jours, à l'aide « de rouleaux de peinture fixés au bout de longs bambous », comme se souvient un officier-élève de 1977, maintenant amiral. Les marins apprécient particulièrement ce service rapide et bon marché qui les affranchit d'une corvée incontournable. Un officier marinier raconte : « De Singapour, où nous sommes restés cinq jours, nous sommes partis pour Hong Kong. La traversée fut dure car nous ramassâmes une queue de typhon en Mer de Chine. Nous avons été secoués pendant quatre jours de rang. A notre arrivée à Hong Kong, le bateau n'était pas beau à voir mais l'équipe nous a remis le bateau à neuf en peu de temps. [...] Pour pouvoir prendre nos déchets de bouche (poubelle de table) une trentaine de chinoises sont montées à bord et en six jours d'escale, ont repeint le bateau de la ligne de flottaison jusqu'en haut du mat. Grâce à leur récupération, elles faisaient vivre tout un village sur l'eau. A notre départ, juchées sur leurs esquifs, elles nous ont offert un feu d'artifice. J'en rêve encore. ». Et les employées de « Jenny's Side Party » assurent aussi lavage, repassage ou travaux de couture...

L'escale de Hong Kong, dans les années 70 et 80, est aussi celle où les marins privilégient les achats en tous genres, électronique, appareils photos, vêtements, jouets, à une période où Hong Kong est encore un producteur à grande échelle d'articles à bon marché, proposés dans les milliers de boutiques et échoppes du port ou par les vendeurs à la sauvette. A cette époque où les ports de Chine

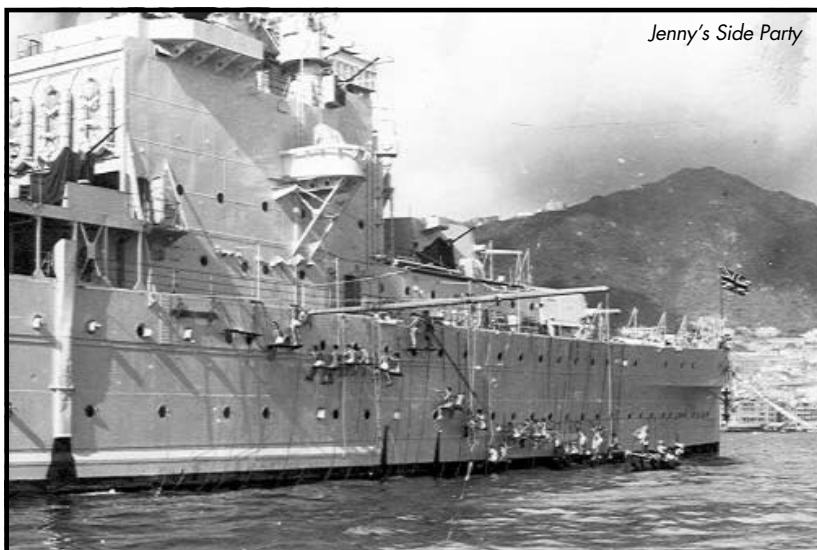
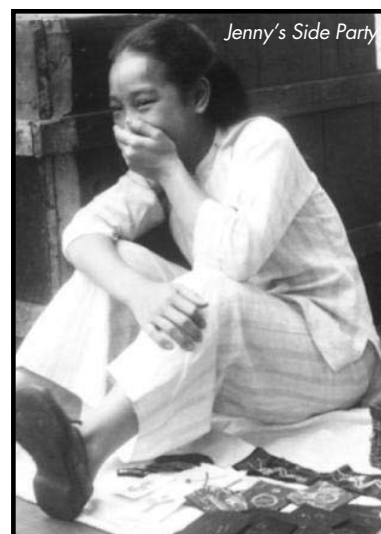
continentale sont encore fermés aux escales de navire militaires occidentaux, Hong Kong fournit aussi l'occasion unique, pour l'équipage de la « Jeanne », de déguster la cuisine chinoise, en particulier sa variante cantonaise et ses « dim sums », servis dans des petits chariots déambulant au milieu des tables. Le fait d'ignorer le chinois pour les marins français ne constitue alors pas un obstacle, la commande de plats s'effectuant simplement en désignant à la serveuse le



contenu du petit panier en osier choisi sur la base de son aspect et de son fumet. La dernière escale du porte-hélicoptères remonte donc à presque vingt ans. Après plus de quarante ans de bons et loyaux services, la « Jeanne » sera désarmée en mai 2010, à l'issue de sa 44ème croisière et elle ne sera pas remplacée par un navire dédié à la formation.



En effet, les officiers-élèves sortant de l'Ecole Navale effectuent désormais leur campagne d'application à bord d'un Bâtiment de Projection et de Commandement (BPC) de type « Mistral », affecté temporairement à cette mission. La première campagne de ce nouveau type a commencé en mars 2010, à bord du BPC « Tonnerre ». Mais, en souvenir des 80 années de croisière réalisées par les deux « Jeanne d'Arc », la période d'embarquement des jeunes officiers continuera de s'appeler « Campagne Jeanne d'Arc ». Hong Kong et sa communauté française verront donc peut-être de nouveau les midships et les marins de la campagne d'application en bordée dans les rues du port...



Christian Ramage

Membre du Souvenir Français
Consul Général Adjoint,
Consulat Général de
France à Hong Kong

Sources : témoignages écrits et oraux. Archives du ministère des Affaires étrangères. Archives du Service Historique de la Défense.

Crédit photos : Georges Béhaque (1) - Marine Nationale (2) - HKMM (3).

Les Canonnières Françaises du Yang-Tse Un retrait inéluctable (1931-1941) Hervé Barbier (5 et fin)

Le 10 octobre 1928, Chang Kai-Shek installe le gouvernement nationaliste à Nankin, et s'impose comme le nouveau maître de la Chine. Les communistes, ses anciens « alliés » installés au Guangxi et au Guangdong sont pourchassés. Ce gouvernement de Nankin affermit sa position sur le plan international et remet en cause les « traités inégaux ». L'activité des canonnières sur le fleuve se trouve alors réduite dans des missions de routine.

Depuis 1919 déjà, à l'occasion du Congrès de Versailles, les diplomates chinois énoncent des mesures propres à abolir le système des traités inégaux : suppression de l'extra-territorialité, restitution des Concessions, retrait des troupes étrangères établies en Chine, et autonomie douanière. En 1922, à la conférence de Washington, les Grandes Puissances finissent par admettre la légitimité de ces revendications.

Le combat incessant des autorités chinoises contre les traités inégaux concrétise un premier succès en 1928 avec l'obtention de l'indépendance douanière. La reconnaissance de cette autonomie n'est qu'une première étape, le 28 décembre 1929, la Chine déclare abolis les droits d'extra-territorialité mais les Puissances récusent une dénonciation unilatérale des traités. Cette situation va créer de nombreux incidents entre la police chinoise, et la marine française. chinoise, et la marine française.

Dans ce « bras de fer », la Grande-Bretagne s'est montrée la plus conciliante. Elle adopte une politique de « laisser-faire » en Chine. Les Américains soutiennent financièrement le gouvernement de Nankin, et se servent du nationalisme chinois comme moyen de pénétration commerciale et comme contrepoids à la puissance japonaise en Extrême-Orient. La France quant à elle ne fait aucune concession.

Les Japonais ont adopté une autre politique, en septembre 1931, ils envahissent la Mandchourie. En 1932, cette province devient le Manzhouguo, protectorat de fait du Japon avec à sa tête le dernier empereur de Chine, Puyi, qui a abdicué en 1912. En janvier 1932, un corps expéditionnaire japonais débarque à Shanghai. Le 1er février la flotte nipponne bombarde Nankin. C'est l'escalade, et en 1933, les japonais franchissent la Grande Muraille. Tous les éléments d'un conflit entre le Japon et la Chine sont réunis.

Devant l'évolution du contexte politique chinois, la France doit adapter sa politique concernant sa présence en Chine. Bien que confrontés à des (menaces



equipage Le Balny

intérieures, les communistes, et extérieures, les Japonais, les Chinois ajoutent une nouvelle revendication : l'abandon du droit de navigation à l'intérieur de la Chine. Cette dernière touche directement les canonnières et pose le problème de leur présence sur le Yang-Tse à un moment où leur activité est réduite. L'hiver, le Doudart de Lagrée assure la permanence sur le Haut-Fleuve tandis que le Balny et le Francis Garnier patrouillent sur le Bas et Moyen-Fleuve. Quant au La Grandière, il sert de poste de surveillance et de communication à Yichang.

La principale menace pour les canonnières françaises réside dans la présence des bandes communistes qui maraudent sur les rives du fleuve, et attaquent tout ce qui peut représenter l'impérialisme occidental. En 1931 pourtant face au vieillissement du Doudart de Lagrée et du Balny, la décision est prise de construire une nouvelle canonnière. La mise en chantier du Jouffroy d'Abbas serait confié pour la première fois à une entreprise chinoise de Shanghai, la Jiousin Docks, mais en 1933, les travaux n'ont toujours pas débuté. La mission dévolue aux canonnières françaises sur le Yang-Tse est déterminée par la politique générale de la France en Chine, et pas seulement par des considérations navales et militaires. En 1934, la France ne dispose sur le Yang-Tse que de canonnières essouffées ou inadaptées et en infériorité numérique par rapport aux autres flottilles. Cette situation reste inchangée jusqu'en juillet 1937.

En décembre 1936, Chang Kai-Shek accepte de mauvaise grâce de faire la paix avec les communistes, et la guerre civile laisse la place à un front commun contre le Japon. Le conflit sino-japonais éclate dans la nuit du 7 au 8 juillet 1937 lorsque les troupes nipponnes attaquent les forces chinoises au pont Marco-Polo, à 15 km de Pékin. Ces hostilités prennent de cours les Puissances étrangères au moment où la sécurité des résidents étrangers, et la protection des concessions sont plus que jamais d'actualité. L'aviation japonaise entreprend un bombardement systématique de Nankin, Hankou et Changsha. La fermeture du Yang-Tse entraîne le quasi arrêt de la navigation et l'immobilisation des navires de guerre étrangers présents sur le Bas-Fleuve. Le gouvernement chinois précise que cette fermeture ne constitue qu'une simple mesure de défense. Le déclenchement des hostilités sur le Bas-Fleuve rend difficile la position des canonnières françaises du Yang-Tse. Les trois canonnières sont désormais coupées les unes des autres. Seul le Doudart de Lagrée conserve des relations par mer avec l'extérieur tandis que la flottille du Yang-Tse se voit

>>>



Le Francis Garnier sur le moyen Yang-Tsé en 1930

>>> amputée du La Grandière désarmé à Shanghai en août 1937. Au même moment, les Japonais adressent une première note de protestation aux autorités françaises contre le passage à travers le Tonkin de matériel militaire et de produits utiles à l'effort de guerre chinois. Pendant trois mois, les forces chinoises ayant en charge la défense de Shanghai tiennent bon avant de lâcher prise. Les troupes japonaises vont alors occuper la ville sans toutefois pénétrer dans les Concessions française et internationale. En novembre, le Doudart de Lagrée participe à la défense de la Concession française de Shanghai pendant la bataille qui oppose les Chinois et les Japonais aux lisières sud de la Concession. Le 1er décembre Nankin tombe à son tour. et l'avance japonaise coupe le Yang-Tse en deux, isolant le Haut-Fleuve de l'aval. Dorénavant, l'activité des canonnières sur le Bas et Moyen-Fleuve se trouve entièrement livrée au bon vouloir des Japonais. Le 7 février 1938, le Doudart de Lagrée appareille de Shanghai vers l'amont en vue de relever le Francis Garnier à Hankou mais devant Nankin, les japonais le contraignent à faire demi-tour et de rentrer à Shanghai où il séjournera jusqu'au printemps 1939. A Hankou, la question de la défense de la Concession se pose.

Elle est assurée par la présence du Francis Garnier et de l'avis colonial Amiral Charner. La position française devient intenable lorsque les Japonais signalent une recrudescence des abus du pavillon français par des bateaux chinois qui espèrent ainsi échapper aux attaques adverses.

Le Consul général du Japon informe les autorités françaises que les forces navales japonaises n'endosseraient en aucun cas la responsabilité d'incidents mêlant des navires français. Le 21 octobre 1938, les japonais prennent possession de Canton, la sauvegarde de Hankou s'avère dès lors moins vitale. Après la prise de la ville, la marine impériale insiste sur la nécessité

de déplacer les navires neutres mouillés devant Hankou. Ils mettent en place par exemple une ceinture de sampans tout autour du Francis Garnier pour bloquer son ravitaillement.

Après de nombreuses négociations, et tenant compte du fait que les navires de guerre étrangers sont bloqués sur le Yang-Tse depuis plus d'un an, les Japonais envisagent la possibilité d'autoriser la relève de ceux-ci mais à plusieurs conditions : la navigation des bâtiments se fera à leurs risques et périls et les navires stationnés entre Wuhu et Yuezhou seront seulement autorisés à descendre le fleuve.. De même, les bateaux destinés à les remplacer ne devront pas excéder le nombre des unités à relever.

Si la situation est bloquée dans la partie du fleuve contrôlée par les Japonais, elle le devient sur le Haut-Fleuve où les chinois formulent eux aussi des règlements. En septembre 1939, les Japonais exigent le désarmement des canonnières à la suite du déclenchement de la guerre en Europe.

Les occidentaux refusent, et des discussions s'engagent. Un compromis intervient. Désormais, l'accès des bâtiments de guerre belligérants dans le Yang-Tse et sur le Huangpu reste interdit mais les Japonais autorisent les navires déjà présents sur le fleuve à y rester sous la réserve que leurs mouvements soient soumis à l'autorisation des autorités japonaises. La Flottille du Yang-Tse n'existe plus que de nom. 1939, la décision de désarmer le Doudart de Lagrée est notifiée. Elle s'effectue en deux étapes pour permettre le rapatriement des hommes ayant terminé leur campagne, et pour effectuer la répartition de l'équipage sur d'autres bâtiments de mer. Le bâtiment est alors gardienné aux Jousin Docks en janvier 1940.

Depuis 1937, le Balny est bloqué sur le Haut-Fleuve, et le contact n'est maintenu que par le chemin de fer Hanoï-Yunnanfou. Il sera finalement désarmé, et mis en gardiennage à Chongqing,

cannibalisé avant d'être cédé aux Chinois en janvier 1945. Après le retrait du Balny, il ne reste plus que le Francis Garnier en station à Shanghai avec des effectifs réduits. Le 17 septembre 1940, il appareille pour Haiphong à la remorque du Valeureux. Le 22 octobre 1941, la Flottille du Yang-Tse devenue entretemps le Groupe des canonnières fluviales est dissout faute d'unités encore présentes en Chine ce qui achève quatre décennies de présence du pavillon français sur le Yang-Tse. De l'Olry au Francis Garnier, un peu moins de 4000 marins se sont succédés au sein de la Flottille du Yang-Tse. D'années en années s'est développé un décalage de perception de la situation entre les autorités de Paris et celles en Chine qui doivent faire face à la réalité. Jamais les moyens mis à la disposition de la Flottille du Yang-Tse n'ont été en adéquation avec les objectifs définis par les gouvernements français successifs. Pourtant malgré cet handicap, les canonnières françaises ont rempli leurs missions du mieux qu'elles pouvaient. Longtemps géographes, souvent diplomates mais avant tout militaires, les officiers et les équipages des canonnières présentent un bilan positif : la sécurité des résidents français et des missionnaires a été assurée dans la mesure du possible, les faibles intérêts commerciaux protégés, les Concessions défendues et un travail hydrographique sans précédent et unique a été réalisé et a permis une meilleure navigation sur le Yang-Tse. ●



Michel Nivelles
Membre du Souvenir Français de Chine,
résident de Shanghai

Flaneries dans l'Ancienne Concession Française de Shanghai.

Ou grâce au Général Cousin-Montauban une concession algérienne porte un nom chinois. Les dernières flâneries nous avaient amenées rue Montauban actuelle Sichuan Nan lu, où nous avons évoqué le Père Hélot et la cathédrale St Joseph. Or dans ce quartier on trouvait aussi la rue Palikao, actuelle Yunnan Nan lu. Il est légitime que les administrateurs de la concession française naissante aient désiré honorer ainsi les héros de l'aventure chinoise. On ne peut donc s'empêcher de rappeler les faits d'armes de l'expédition franco-anglaise de Chine de 1860 et au premier lieu du Général Cousin-Montauban.

Charles Guillaume Marie Apollinaire Antoine Cousin-Montauban, comte de Palikao était né à Paris le 24 juin 1796. Entré en juillet 1814 à la compagnie des Gardes du Corps de Monsieur, il est nommé sous lieutenant au 3^e cuirassiers en décembre 1815, suit les cours de l'école de Saumur, puis en 1820 l'école d'Etat Major. Lieutenant aux Chasseurs de l'Orne en 1822, il participe à la guerre en Espagne comme aide de camp du général Toussaint. En 1827 il passe au 1^{er} régiment de grenadiers à cheval de la Garde royale. En 1831 il part en Algérie, où il restera jusqu'en 1857, accumulera 27 campagnes et 10 citations : Tlemcen, Sikkak (charge de son escadron et mise en fuite de la cavalerie ennemie), razzia contre les Ouled Guelfis (1840), Lao (1842). Enfin, il est présent lorsque l'Emir Abd-El-Kader fait le 23 décembre 1847 sa soumission au Général Lamoricière et au Duc d'Aumale. Il est successivement Chef d'escadron aux Spahis (1836), Lieutenant Colonel aux Chasseurs d'Afrique (1843) et Colonel au 2^e Spahis (1845) et du 2^e Chasseurs d'Afrique. En 1851 il est nommé général de Brigade à Mostaganem, puis en 1855 général de division commandant la division d'Oran. En 1857 il rentre en France et commande la 21^e Division Militaire à Limoges.

C'est donc un brillant militaire qui accepte de prendre en 1859 le commandement en chef (terre et mer) des troupes françaises de l'expédition anglo-française de Chine (plus connue sous le nom de seconde guerre de l'opium), expédition forte de 8000 hommes (dont 5600 fantassins et 1200 artilleurs).

Il s'y distingue par la prise des forts de Takou (Dagu), la victoire de Pei Ho (Beihe), puis celle de Palikao (Bali Qiao), événement raconté déjà avec brio par M. Petit Jean-Louis dans la LSF N° 29 d'avril 2009, sous le titre « Le pont des Huit Lis ». Le pont était en effet défendu par les forces chinoises, qui appuyées d'une cavalerie tartare forte de 20 000 hommes en bloquaient l'accès.

Décidant de faire sonner la charge, le général Cousin-Montauban en personne se lança à l'assaut de l'ouvrage qui tomba à l'issue d'une bataille acharnée. Cette victoire, permit aux troupes franco-britanniques de rentrer dans Pékin. L'exécution des parlementaires français et anglais par



les Chinois va conduire les troupes françaises et anglaises à l'irréparable, le trop connu sac du Palais d'été le 17 septembre 2009, auquel le général Cousin-Montauban ne pourra s'opposer. La défaite de la Chine fut alors consacrée par le traité de Tientsin (Tianjin) qui ouvre onze nouveaux ports aux étrangers, alors que la Russie se fait céder le 2 novembre par la Chine (convention de Pékin) la province de l'Oussouri.

La conduite du chef du corps expéditionnaire français lui valut, à son retour en France, le titre de Comte de Palikao (traduction française de Bali Qiao), conféré par un décret impérial de janvier 1962 et il est nommé Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Nommé sénateur en 1861, En 1865 il prend la tête du 4^e CA à Lyon, commandement qu'il conserve durant le premier mois de la guerre. Nommé président du conseil le 10 août 1870 après les premiers désastres et la chute du ministère Ollivier, il prend les premières mesures pour réorganiser l'armée et sera ministre de la guerre jusqu'à la chute du second empire. Ce sera le dernier gouvernement de l'empereur Napoléon III. La révolution du 4 septembre 1870 le force à prendre

la fuite en Belgique. Il revient sur le territoire en 1871, mais ses offres de services restent sans réponses. Il meurt à Paris le 8 janvier 1878. Un hommage étonnant lui est rendu car en 1870, un douar algérien de la région d'Oran, Ternif, est rebaptisé Palikao ! Une façon de reconnaître sa belle carrière algérienne, en particulier le commandement de la région d'Oran de 1855 à 1857.

C'est par décret du 28/01/1870 que Palikao est créé pour 50 feux avec un territoire de 1 253 hectares. A cette date les concessions étaient vendues à prix fixe. En 1874, on agrandit le village de Palikao ne compte alors que 13 maisons bâties. Trois ans après, la population de 93 âmes passe à 193. Le 5 mars 1880, Palikao est érigé en commune de plein exercice et au recensement de 1886 on compte 880 habitants. La aussi dans une contrée bien différente de la Chine, des pionniers français s'installeront : les familles Balavoine (Monsieur Balavoine est le premier Maire du village), Canasin, Charrin, Font, Combes, Tordjman, Tourvielle, Morales, Serres, Honorat. Agriculture, élevage, exploitation d'une nappe pétrolière et découverte préhistorique de l'Homme de Termifine, Palikao petite concession d'Afrique du Nord aura vécu à l'heure française sous un nom chinois.



Claire Le Chatelier
Ingénieur ECP (80)
Résidente à Shanghai
Membre du Souvenir Français de Chine

Emile Brizay (1900-1983): un ingénieur-architecte de talent

Le paysage urbain de Singapour évolue constamment. Le développement de la ville est perpétuel. Dans les années 1930, cette soif de construction était déjà remarquable. Parmi les entreprises de BTP réputée à Singapour et en Indochine, il y avait la firme française Brossard Mopin. Un de ses ingénieurs, Emile Brizay, va jouer un rôle important à Singapour. Ses idées, son savoir-faire mais aussi ses qualités humaines font de lui un personnage intéressant.

Emile Brizay est né le 25 février 1900 à Nantes. A l'âge de 16 ans, il s'engage et fait les deux dernières années de la guerre. Il en sort indemne.

C'est seulement après sa mort que sa famille a découvert la Croix de guerre au fond d'un tiroir. Lorsqu'il est démobilisé, il entre à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Métiers d'Angers. Deux ans après l'obtention de son diplôme, il est embauché en 1923, par la Société Limousin et compagnie, Procédés Freyssinet, de Eugène Freyssinet.

Brizay en a gardé un excellent souvenir, il écrit: « *Freyssinet était un ingénieur exceptionnel. Son invention la plus remarquable a sans nul doute était le béton pré-contraint, une invention qui depuis a fait le tour du monde.*

Dans l'entreprise, il y avait une dizaine d'ingénieurs aidés de 60 dessinateurs industriels très motivés avec une véritable envie d'innover. C'est à ce moment que j'ai vraiment décidé d'être ingénieur».

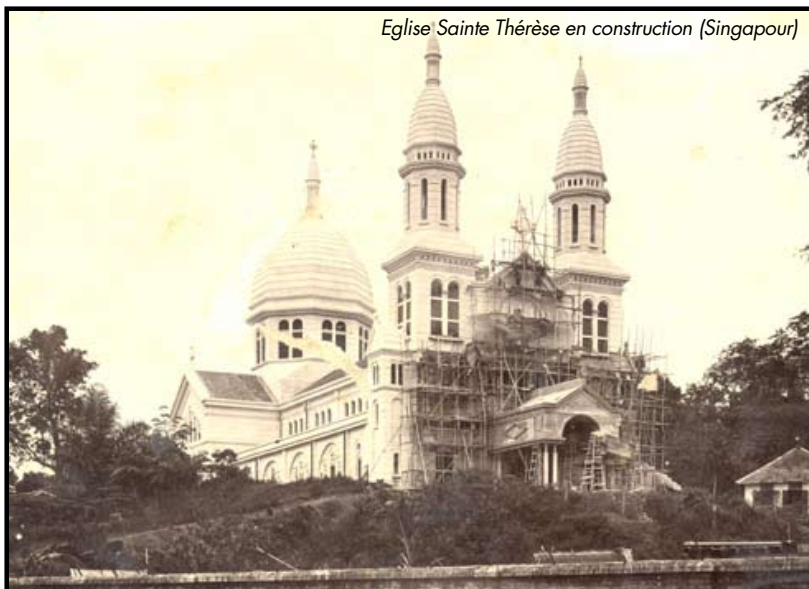
Il travaille sur les projets du Pont de Plougastel, ainsi que sur les hangars d'Orly. En 1926, il devient Membre de la Société des Ingénieurs Civil de France.

Brizay en Malaisie

La même année, il répond à une offre d'emploi de la société Brossard-Mopin. Elle recherche un ingénieur connaissant le béton précontraint afin de travailler pour leurs bureaux de Malaisie, comprenant la péninsule malaise et Singapour.

Ne maîtrisant pas l'anglais, il est quand même recruté et débarque dans la Cité du Lion. Très rapidement, il se met au travail sur des chantiers dans tout le pays: des hôtels, des ponts, des magasins des églises, des banques...

En 1927-1928, à Singapour, il est responsable de trois projets majeurs: l'Eglise Sainte Thérèse, inspirée du Sacré Cœur (Paris), le magasin *Fresh Food Store* (qui devient *Singapore Cold Storage*) et la *Mercantile Bank*.



Avec la vigueur économique de la région, il décide de créer sa propre entreprise. En décembre 1928, il donne sa démission à Brossard-Mopin et décide de rentrer en Europe pour une période de congés. En juillet 1929, il se marie avec Madeleine Dyonnet, avec qui il aura 4 garçons. En septembre de la même année, il revient en Malaisie et crée son entreprise à Segamat (Johore). Grâce à des prix compétitifs, il remporte beaucoup de contrats du *Public Work Department*.

En 1934, la situation économique de la Malaisie s'améliore, la crise mondiale commençant à se résorber. Il décide alors, avec sa famille de s'installer à Singapour. En 1935, Emile Brizay devient membre de l'*Institute of structural Engineers* de Londres, lui permettant ainsi de travailler en terre britannique.

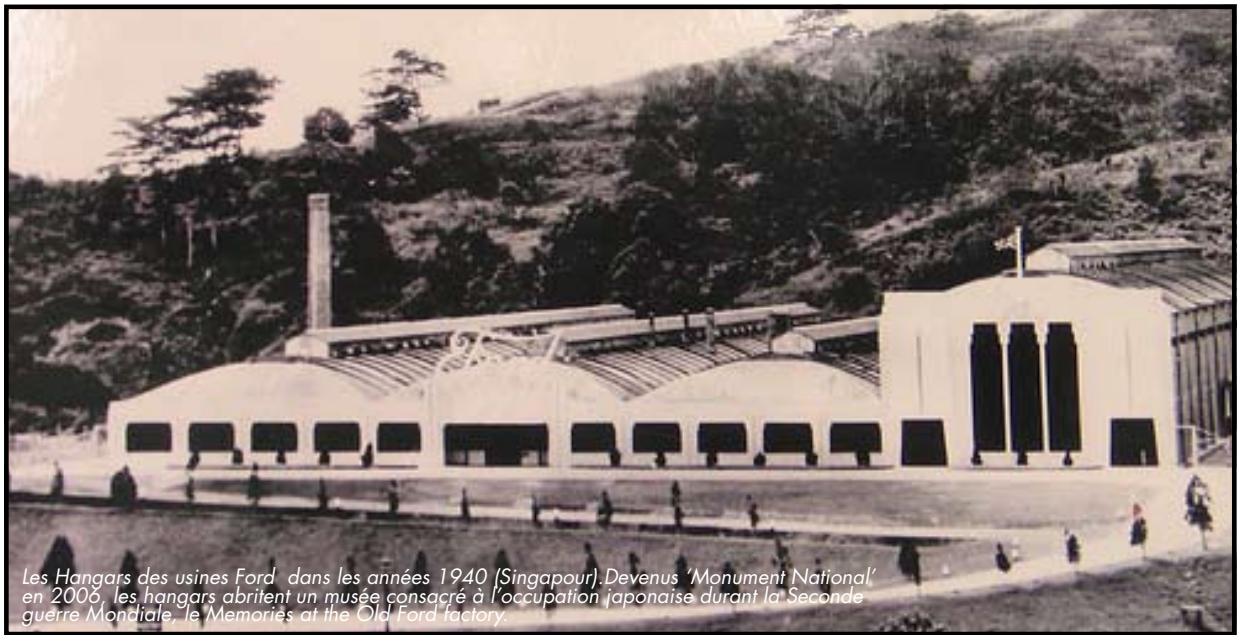
Devant les difficultés de logement que connaît l'île, il se lance dans une nouvelle activité : promoteur-constructeur-architecte. Cette triple casquette est assez inhabituelle dans le milieu de la construction. Il fait enregistrer son

entreprise sous le nom de *Brizay Construction Limited*, avec comme président l'avocat Ramsay Wilson. De 1935 à 1938, il se lance dans la construction des maisons d'un lotissement.

Situé près de *Holland Road*, le terrain de six hectares était divisé en 14 parcelles. Lors de la conférence *Our world in Concrete and structure*, qui s'est tenue à Singapour en 1979, le professeur Jon Lim dans son hommage à l'ingénieur français décrit ainsi le travail de M Brizay : « *Perhaps one of the finest example of off-formwork rest with the roof ventilators at Brizay Park Homesteads.*

These are shaped like inverted champagne glasses and consist of slots between alternating concrete panels in order to draw-up induced ventilation from below under strong wind conditions. Another example from Brizay Park is the concrete spiral staircase which leads to the roof level. The cantilevered threads are crisp in profile and have rounded corners».

Dans ce lotissement, E. Brizay se réserve la première maison. >>>



Les Hangars des usines Ford dans les années 1940 (Singapour). Devenus 'Monument National' en 2006, les hangars abritent un musée consacré à l'occupation japonaise durant la Seconde guerre Mondiale, le *Memories at the Old Ford factory*.

>>> Le conseil municipal de Singapour décide d'ailleurs de nommer le complexe immobilier *Brizay Park*. Situé non loin Bukit Timah Road, un quartier huppé de Singapour, il existe encore aujourd'hui une rue à ce nom. Il n'y a pas plus, cependant, de maisons dans les conditions originales. En septembre 1939, la France rentre en guerre. En juin 1940, Brizay refuse la capitulation et s'engage dans la Résistance. Fervent gaulliste, il est à la tête du Comité de la France Libre de Singapour et adresse régulièrement à la radio des messages aux francophones de la région. Il accueille aussi des Français résistants de passage, comme en novembre 1940, lorsque trois pilotes quittent l'Indochine pour rejoindre la Résistance. Il se lie d'amitié avec Pierre Boule, qui le mentionne dans son roman *Aux sources de la Rivière Kwai*.

A Singapour, la vie paisible suit son cours et Brizay, en 1940, remporte un contrat important : les hangars pour l'entreprise automobile américaine Ford. Implantée en Malaisie depuis 1926, l'entreprise décide de faire construire la première usine d'assemblage automobile en Asie du Sud-est. Brizay conçoit et construit une immense bâtisse de plus de un hectare sur *Bukit Timah Road*. Plutôt que d'utiliser des charpentes d'acier, il décide d'employer le béton armé, un matériau résistant, peu inflammable et dont il maîtrise parfaitement l'usage. La façade reprend des éléments du style Art-déco. En octobre 1941, Ford prend possession des lieux. Deux mois plus tard, l'invasion japonaise débute

et c'est à l'intérieur de l'usine que les Anglais signent l'acte de reddition. Pendant l'occupation nipponne, les chaînes de montage servent à construire des camions. Après les premiers bombardements nippons sur Singapour en décembre 1941, Emile Brizay fait évacuer par avion sa femme et ses quatre enfants en Australie. Devant l'avance japonaise, les officiers britanniques demandent à Brizay de concevoir des hangars de protection pour leurs avions. En moins de 24 heures, il propose un prototype d'abri fait en bois. En février 1942, les Japonais sont aux portes de la ville, Brizay s'embarque alors sur un bateau hollandais et rejoint l'Australie. Il se met de suite au service du Général Casey, un adjoint du général Mac Arthur, qui le nomme Ingénieur Consultant auprès de l'Ingénieur en chef de l'armée américaine à Melbourne.

En 1942 et 1943, depuis son bureau de Brisbane, il dirige la construction de hangars et d'entrepôts en bois à Sydney, Darwin, Townsville...

Ce modèle est repris en Inde pour l'armée de Lord Mountbatten. Dans les années 1970, certains de ces hangars étaient toujours debout. Brizay leur donnait une durée de vie de deux ans, il disait « si les hangars duraient plus longtemps, c'est que l'on avait dépensé trop. »

Lorsque la guerre est terminée, en 1945, il rentre en Malaisie pour participer à la reconstruction du pays. Beaucoup de ponts qu'il avait construits ont été bombardés. Trois ans plus tard, il rentre définitivement en France, en Touraine. Il décide d'acheter une propriété de 50 hectares et d'y planter des pommiers et des poiriers à la place des vignes. Il imagine alors de mettre sur le marché ses fruits à contre-saison, en transformant les caves à vins en mûrseries climatisées. Le 16 mars 1983, il décède à Louveciennes, dans les Yvelines, où il est inhumé. M Brizay est un homme au parcours très riche, qui a réussi à allier imagination, faculté d'adaptation et esprit d'entreprise tout au long de sa vie. ●



Maison Brizay Park, après de multiples rénovations, en février 2004



Maison de Brizay Park, d'époque, en 1936



Maxime Pilon
Professeur d'Histoire au Lycee Français de Singapour
Membre du Souvenir Français de Chine.

Notes bibliographiques :
Article sur Emile Brizay rédigé par Edmond de Andrea
Jon Lim, *Emile Brizay, an engineer entrepreneur of the 30's in Singapore and Malaya*, paper presented during a conference 'Our World on Concrete and Structures', Singapore, August 1979 Straits Times

Le siège des légations et du Beitang La pression monte (2)

Dans ce deuxième article sur le siège du quartier des légations et du Beitang de Juin à Août 1900 nous nous pencherons sur les événements de début 1900 et nous vous présenterons deux héros français qui payeront de leur vie la protection des chrétiens chinois qu'ils organisèrent pendant le siège du Beitang.



rue des légations avant 1900

Les événements s'accroissent

Le 31 décembre 1899, le révérend père Sidney Brooks, un missionnaire anglais du Shandong, se fait massacrer à quelques kilomètres de son église.

La nouvelle mit quelques jours à arriver au quartier des légations et fera naître les premières inquiétudes parmi les étrangers.

Deux édits conspuant « l'appétit féroce des étrangers » avaient déjà donné le ton, et la réclamation introduite par le ministre anglais Sir Claude McDonald auprès du Tsungli Yamen – organisme officiel étant responsable des relations du gouvernement avec les étrangers – ne rencontra qu'une réponse ambiguë.

S'en suivit une série de réclamations des puissances étrangères exigeant la suppression du mouvement des Boxers.

Le Tsungli Yamen était alors dirigé par le prince Ching, un modéré d'une soixantaine d'années mais dont l'autorité se vit bientôt supplantée par celle du prince Tuan et son frère le Duc Lan, deux conservateurs xénophobes qui incitaient l'Impératrice Douairière Cixi à soutenir le mouvement Boxer.

Il fallut attendre le 16 Avril pour qu'un édit plus conciliant vit le jour en faisant

état de l'intention qu'avait le gouvernement de supprimer les mouvements anti-chrétiens. La sérénité revint dans la communauté étrangère, mais elle sera de courte durée....

Des rapports accablants commençaient à arriver faisant état de la persécution systématique des chrétiens dans le province du Zhili (Hebei et Pékin d'aujourd'hui). Les 250 religieux étrangers isolés dans cette province commençaient à se sentir en danger.

L'évêque de Pékin, Monseigneur Favier, un homme qui avait à ce moment-là plus de XX années de présence en Chine, revoyait les signes avant coureurs du massacre de Tientsin perpétré 30 ans plus tôt, et exhortait son ministre, Stéphane Pichon, de faire envoyer des troupes pour protéger les étrangers et les chrétiens qui commençaient à affluer au Beitang.

Fin avril, des affiches étaient placardées dans Pékin exhortant les chinois à se débarrasser des étrangers.

Mi mai, la nouvelle du massacre de 60 chrétiens chinois à 50 kilomètres de la ville arrive à Pékin. Le 28 Mai, 12 ingénieurs belges avec 9 femmes et 7 enfants bloqués dans leur habitation à la gare de Fengtai, sur la ligne Pékin-Hankow en

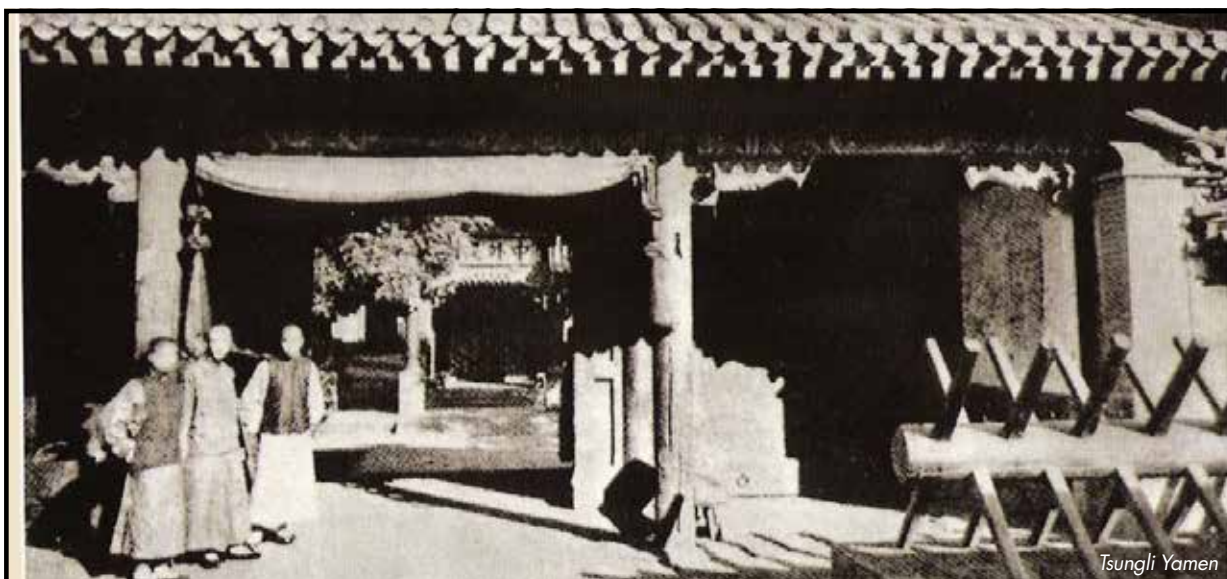
sont extraits in extremis avant que les Boxers ne brûlent les installations.

Le jour même, Sir Claude McDonald et Stéphane Pichon envoient le message à leur escadre d'envoyer des troupes pour venir protéger le quartier des légations....

La Sœur Hélène de Jaurias



Hélène-Anais-Marguerite de Jaurias était née en 1824 à Rossignol (Dordogne) dans une des plus anciennes familles périgourdines. Très tôt elle eut la foi et se porta volontaire pour soigner les pauvres dans une communauté religieuse de Bergerac. >>>



>>> Elle rejoignit l'ordre des sœurs de St Vincent de Paul et fit son noviciat à Paris.

Elle se retrouve à Amiens en pleine épidémie de choléra, apportant réconfort et assistance aux pauvres malades.

En 1855 elle fut nommée Sœur Missionnaire et s'embarqua pour Ningbo. Elle y vécut toute au long de la première révolte des Taipings, soignant les malades, accueillant les orphelins et distribuant des bols de riz aux indigents. En 1863, les consuls généraux français et anglais à Shanghai, Edan et Medhurst décidèrent de créer l'Hôpital Général de la ville.

Ils l'installèrent sur le Bund français, à l'angle de la rue Colbert (Xinyong'an lu). Pour diriger l'équipe des infirmières et ce, malgré le nombre important de protestants à Changhai, les autorités décidèrent de faire confiance aux Filles de la Charité, de l'ordre des sœurs de St Vincent de Paul installées à Zi Ka Wei depuis 1847. Celles-ci virent revenir Sœur de Jaurias de Ningbo et lui confièrent la direction de l'Hôpital Général

Elle le fit avec efficacité et bonne humeur et créa même un hôpital chinois à côté de l'international avec les souscriptions volontaires des malades européens qu'elle soignait. En 1870, elle fut envoyée à Pékin où elle sera basée au Beitang et assista les sœurs St Vincent de Paul à gérer l'institution pour jeunes filles de l'Immaculée Conception. En Novembre 1871, elle y créa un petit dispensaire attenant à l'institution et qui devint l'hôpital de Jen-Tsé-Tsang. Elle fut rappelée en France en 1882, puis revint à Pékin en 1894 pour continuer l'œuvre entreprise quelques années plus tôt. Des la mi Mai

1900, la sœur reçut les confidences de chrétiens chinois l'incitant à quitter la Chine sous peine d'être massacrée.

Mais ni cela, ni l'incursion du 24 Mai dans le domaine du Cha (Zhalan) d'une meute de Boxers vociférant des menaces, n'entamèrent la résolution de la sœur de Jaurias à continuer son œuvre.....

L'enseigne de vaisseau Paul Henry



Paul Henry est né à Angers le 11 Novembre 1876, mais de souche bretonne et dont les racines étaient à Kergresq, près de Plougrescant.

C'est de ces séjours estivaux dans la maison de famille, dans cette terre de marins et de pêcheurs que l'amour de la mer lui vint. Après des études à l'externat de Saint Maurille à Angers, il partit à l'âge de 14 ans sur l'île de Jersey à l'école préparatoire des jésuites de Waverley Terrace. Il y resta 3 ans et passa ensuite les épreuves d'admission à l'Ecole Navale

de Paris. Il y fut reçu en juin 1893.

Il sortit de l'Ecole en Juillet 1895 et nomme aspirant de deuxième classe... Ses premières armes, il les fit sur l'**Iphigénie**, le vaisseau-école des aspirants. Il embarqua ensuite sur le **Melpomène**, la frégate-école des gabiers, puis rejoignit les marins de l'escadre de la Méditerranée et participa à la campagne de Crète jusqu'à la fin de 1898.

Il rejoignit ensuite l'école des fusiliers marins et obtint le grade d'officier fusilier en octobre 1899.

Le premier janvier 1900, il est nommé enseigne de vaisseau et affecté sur le Croiseur Cuirassé D'Entrecasteaux stationné à Saigon et à la veille d'appareiller pour une tournée dans le nord.

Il fit escale à Tourane, Hong Kong, Foo-show (Fuzhou), Yokohama, Kobé et Tchefoo (Yantai).

C'est le 28 Mai 1900 au soir que la dépêche de Monsieur Pichon arriva sur le bureau du commandant du D'Entrecasteaux : il reçoit l'ordre de dépêcher au plus vite une escouade de marins pour la garde du quartier des légations.

Paul Henry se porte immédiatement volontaire..... Son sort était scellé. ●



Charles Lagrange
Membre du Souvenir Français de Chine
Résident de Pékin

Le Cambodge de Roland Meyer

C'est un livre magnifique, que tous ceux qui aiment le Cambodge devraient lire et relire. Comme l'écrit Gérard Grous-sin dans son excellente postface à la dernière édition chez Kai-lash, 'Saramani est un roman complexe où l'auteur fait œuvre d'ethnologue, de géographe, de linguiste et d'historien'...

C'est que l'auteur de ce beau roman, 'Saramani danseuse khmère' publié à Saïgon en 1919, n'est pas n'importe qui et sait de quoi il parle.

Roland Meyer naît le 10 juillet 1889 à Moscou. Issu d'une famille aisée, il va poursuivre ses études jusqu'au baccalauréat. A 18 ans, il décide de partir à l'aventure vers l'Indochine.

Très vite, en 1908, il obtient le poste d'Attaché à la Résidence Supérieure du Cambodge à Phnom Penh. Il sera ensuite chef du Service de la Santé et des Affaires Politiques, et enfin Interprète du Gouvernement.

Il rédigera d'ailleurs dès 1912 un 'Cours de langue Cambodgien -né en deux Le roman 'Saramani' va mettre en scène deux jeunes héros: 'Komlah', en langue khmère 'le jeune homme', et 'Saramani', la jolie petite danseuse de quinze ans.

'Komlah était un enfant de France, emporté trop jeune dans le courant d'émigrants jetés par l'Europe à la conquête de l'Asie. Poussé par une pré-destination toute puissante, il ne résista pas aux charmes féériques du pays khmère...'

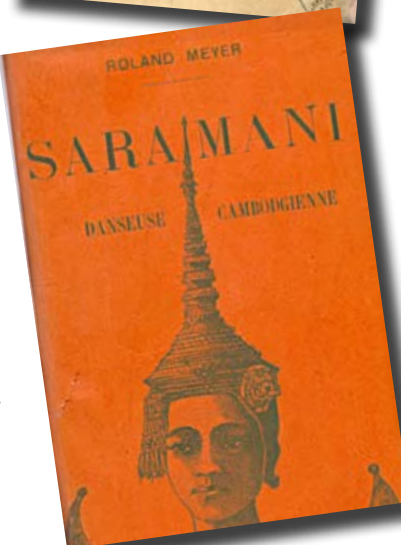
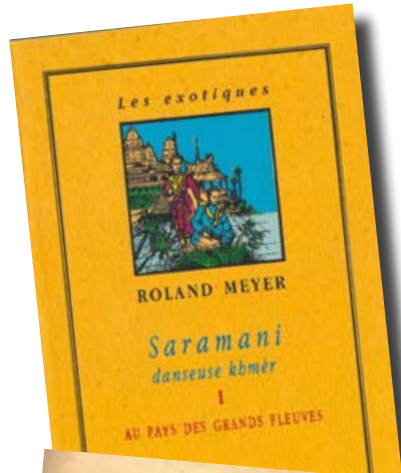
Komlah va rapidement oublier son origine, sa race, sa langue presque. Un soir, venu assister

au spectacle du Ballet royal, il va rencontrer le regard de l'une d'elle, 'celle que son coeur était venu chercher par delà les mers Saramani'...

Ainsi commence l'idylle de nos deux jeunes héros.

Mais là n'est pas le plus intéressant du roman. Saramani va un jour confier à Komlah devenu son époux, 'le trésor des souvenirs de sa vie'.

Elle va raconter sa vie de danseuse du ballet et surtout dévoiler tous les secrets du 'Palais aux Quatre Faces' où elle entra à l'âge de sept ans. Sur le fond du dur apprentissage de la petite fille à qui l'on doit tordre les poignets et les chevilles pour parvenir à la souplesse et à la grâce extrêmes de la future 'lokkhonn' royale, elle va décrire la vie d'esclaves que partagent les innombrables femmes du harem royal. Un autre auteur, Adolphe Belot n'a-t-il pas écrit en 1889, un livre-reporage intitulé '500 femmes pour un homme' où il essayait de pénétrer les mystères du Palais de Norodom ? Le roi Sisowath succède à son frère en 1904.



C'est alors que la jeune Saramani va participer à une aventure extraordinaire : le voyage en France en juin 1906 du Roi, accompagné de son Ballet royal.

Le témoignage de la fillette sera prodigieux d'intérêt et de drôlerie. Et c'est là le génie de l'écrivain, d'avoir su rendre la fraîcheur et la naïveté des descriptions et des étonnements de la gamine de douze ans, sans se lancer dans des développements philosophiques ou historiques inutiles. D'abord la monotonie de la traversée qui va prendre près d'un mois, égayée par les seules gamineries des fillettes.

Puis l'arrivée à 'Srok Marseille, 'le monde des ogres et des géants'. C'est la traversée de la ville où les gamines grelottent sous un ciel pâle, sali de fumées jaunes et noires... Dans les rues 'où les hautes façades cachent le ciel', les Français en masse sont alignés sur leur passage: 'Les gens misérables se reconnaissaient plutôt à leur saleté, mais tous avaient des chapeaux et des bottines..'

Puis c'est le départ pour Paris, 'dans de grandes voitures de feu roulant sur une voie ferrée.

La grande ville tant vantée apparaît au fond d'une plaine noire et fumeuse, où les hautes maisons sont tristes comme des prisons. Au loin, la grande tour de fer apparut, plus haute et plus effilée que la tour centrale du prasath d'Angkor'. Après deux représentations, les danseuses ont hâte de rejoindre leur pays. C'est le retour vers Marseille et le bateau, sans autre péripétie que les larmes du Prince Royal que 'son frère aîné avait présenté à des femmes françaises et qu'il en emportait un cuisant souvenir'...

L'ardent désir de quitter cette terre nous obsédait si bien, qu'aujourd'hui encore, au Palais des Quatre Faces, il n'est pas une des femmes qui prissent part à cette folle équipée, qui n'en parle à regret'...



François Doré
Librairie du Siam et des Colonies - Bangkok
librairiedusiam@cgsiam.com
Membre du Souvenir Français de Chine.

Ma Chine Arrière de François Boucher

Le train du Yunnan ! Construit par les Français au début du XXème siècle, il relie l'Indochine à Yunnansen, la capitale de cette province chinoise aux richesses alors prometteuses. Plus de 400 kilomètres à travers jungles et montagnes aux peuples étranges, infestées de pirates et d'armées toujours en guerre. Dans les années 20, employé par la Compagnie des chemins de fer de l'Indochine et du Yunnan qui exploite la ligne, Léon débarque là-bas. Il y connaîtra l'amour, l'aventure... et une fin tragique.

Soixante-quinze ans plus tard, sous la houlette de Noël Billet, expert en train chinois, Grandjean et d'autres membres de l'Amicale ferroviaire de la Nièvre, découvrent à leur tour la région, théoriquement pacifiée et accueillante... Mais, lors de leur voyage à bord du célèbre train, Billet, le président de l'Association, mademoiselle Yu leur interprète et un certain monsieur Xiong se volatilisent dans le tunnel avant l'arrivée en gare de Bai He. Kidnapping ? Quels liens entre le destin de Léon et ces disparitions ? Par quel aiguillage spatio-temporel s'entrecroisent-ils ? Actionne par qui ? Grandjean, Thérèse et le commissaire Wei aimeraient comprendre... Comment ? En empruntant les rails de l'Histoire ou en suivant la piste du mystérieux lièvre blanc retrouvé mort en lieu et place des disparus ?

FAN TONG

Edition Rail Noir

